



Sans soleil

de Chris Marker

Fiche technique

France - 1982 - 1h40

Réalisateur :
Chris Marker

Scénario :

Les lettres de **Sandor Krasna** sont lues par **Florence Delay** dans la version française. **Alexandra Stewart** dans la version anglaise. Bande électro-acoustique : **Michel Krasna**. Thème de *Sans soleil* : **Moussorgski**. *Valse triste* de **Sibelius** traitée par **Isao Tomita**. Chant **Arielle Dombasle**. Images Incorporées : **Sana Na N'hada** (Carnaval de Bissau), **Jean-Michel Humeau** (Cérémonie des grades), **Mario Marret**, **Eugenio Bentivoglio** (Guérilla à Bissau), **Danièle Tessier** (Mort d'une girafe), **Haroun Tazieff** (Islande 1970)



Résumé

Des lettres d'un cameraman free-lance, Sandor Krasna, sont lues par une femme inconnue. Parcourant le monde, il demeure cependant attiré par ces deux "pôles extrêmes de la survie", le Japon et l'Afrique, plus particulièrement, la Guinée Bissau et les îles du Cap Vert. Le cameraman s'interroge sur cette représentation du monde dont il est en permanence l'artisan, et le rôle de la mémoire qu'il contribue à forger...

Critique

Un récit de voyage qui n'en est pas un. Les lettres d'un cameraman fictif guident à la fois le cinéaste et le spectateur à travers deux extrêmes de la survie contemporaine : la "science-fiction" d'un pays riche, le Japon et l'environnement "naturel" plus que pauvre de la Guinée-Bissau et des Iles du Cap-Vert. Les pêcheurs africains regardent droit dans la caméra, bravant ainsi la première règle de toute formation cinématographique qui se respecte. Entre-temps, dans le métro de Tokyo, les rêves télévisuels des passagers somnolents se fondent en un immense flot d'images électroniques. "Do we ever know where history is made?" se demande le cinéaste, tandis qu'il se heurte aux obstacles géographiques de l'histoire. A travers l'hétérogénéité d'idées et d'images, **Sans Soleil** tente de retracer le fonctionnement de la mémoire en cette fin du XXe siècle. Tant

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

dans le souvenir que dans le monde, plusieurs époques, plusieurs histoires coexistent. La méthode poétique qu'adopte Marker pour mettre en évidence cette simultanéité du passé, du présent et de l'avenir est celle de l'essai visuel, de la tentative lyrique. La chasse prime sur la proie. C'est ce qui apparaît dans les rues de San Francisco, à travers la reconstruction minutieuse de **Vertigo** de Hitchcock, ce jeu magistral de l'illusion dans lequel le chasseur et la proie changent si cruellement de place.

<http://www2.centrepompidou.fr>

«*Je vous écris d'un pays lointain...*». C'étaient les premiers mots de **Lettre de Sibérie**, il y a tout juste vingt-cinq ans. «*il écrivait...*», troisième personne, imparfait, ce sont les premiers mots de ce **Sans soleil** que je propose de considérer comme le dernier état, le dernier chapitre (pas l'ultime, le dernier à ce jour) d'un prodigieux film-journal que le plus discret de nos cinéastes poursuit depuis un quart de siècle.

Chris Marker, fasciné par les jeux de l'électronique quand bien même il ironise sur la réduction que son ami japonais fait subir, par synthétiseur interposé, à ses propres documents, refuse le fatalisme macluhanien : la galaxie Gutenberg n'est pas condamnée par la prolifération du tube cathodique. Les mots demeurent. Précis, familiers, nourris d'une culture sans cesse enrichie, alignée non sans gourmandise en formules paradoxales, en guirlandes brillantes - si brillantes qu'elles éblouissent, qu'elles étourdissent, qu'on ne saurait en une approche du film tout entendre, et en plus, ou avec, il y a tout ce qu'il faut voir.

Marker fait obstinément son cinéma avec des mots : toujours ce montage

horizontal que saluait André Bazin, avec une rare lucidité, dans un beau texte de France-Observateur, au temps, précisément, de **Lettre de Sibérie**.

En vingt-cinq ans, Marker - comme nous - s'est désabusé. Depuis **Le Fond de l'air est rouge**. Quatre heures de film, en 1977, qu'il prolonge ici avec l'évocation de Narita, une lutte vieille de quinze ans, une lutte à demi perdue, des avions se posent à Narita, sur une unique piste entourée de barbelés et de policiers en alerte permanente. Mais il y a aussi - surtout - le monde du paysan de Narita, celui qui est cadré, là, avec son regard vif, planté dans l'œil de la caméra : ce monde s'est élargi. L'aéroport existe peut-être à demi, mais l'homme de Narita a changé, lui, complètement.

Qu'il prolonge aussi avec des images du Cap-Vert ou de Bissau : les maquisards sont devenus de gros militaires qui se confèrent des grades et versent une larme - larme d'émotion ou larme de crocodile ?

Les crocodiles du film sont en treillis camouflés. Les langoustes - bleues - sont des policiers japonais caparaçonnés de plastique.

Marker (**Le Mystère Koumiko**, c'était quand ? en 1965...) s'étonne toujours d'un Japon qui nous étonne aussi. D'un Japon peuplé de plus de signes que de Japonais. Ou de Japonais qui se font signes : gestes de fête, gestes de prière, de deuil, de consécration. La religion figée dans des apparences, aussi étrangères - pas plus étrangères - que les spots de la télévision ou les idéogrammes qui barrent les rues.

L'intelligence de Marker, qui est immense, est une intelligence résolument laïque.

Marker aime les chats. Depuis toujours. Il aime tous les animaux, même les chiens, il se bouleverse, et nous bouleverse, de la mort d'une girafe - pas croyable ce qu'il y a de sang et de vie à l'intérieur d'une girafe -, mais il aime les chats plus que les girafes, les chiens, et même les émeus de l'Île-de-France...

Existe-t-il un homme qui aime les hommes aussi intensément, aussi tendrement, aussi respectueusement, que Marker aime les chats ?

Jean-Pierre Jeancolas
Positif n°264 - février 1983

Tu y as pensé, toi aussi, à cette citation de Michaux (je crois) qui ouvrait **Lettre de Sibérie**, "*Je vous écris d'un pays lointain*". Les premiers mots de **Sans soleil** : "*Il écrivait...*". Comme Jean-Pierre, tu vois l'œuvre entière de Marker comme ce «commentaire» de toute une vie, ce qui fait de lui le précurseur de tout un cinéma "moderne" (**Lettre de Somalie, Mourir à trente ans**) et personnel ; mais, en même temps, par rapport à ces deux films, ce moment actuel du cinéma de Marker te cause plus directement. Pour des raisons bêtement biographiques ; parce que **Les Statues meurent aussi** fut un de tes premiers enthousiasmes (et tu en salues ici les échos, l'ironie envers le pape, les Japonais contemplant, derrière les vitrines, les «objets du culte»), parce que **Lettre de Sibérie**, comme **La Jetée**, comme **Joli Mai**, furent pour toi des dates importantes, parce que, quand tu es allé à Cuba avec Michèle Firk, Marker en était parti peu avant et tout le monde parlait de **Cuba si**, parce que tu lisais Giraudoux, parce que, dans un «séminaire» milanais organisé par notre camarade Pirelli (encore un mort) tu avais, avec Denis Berger et Jeannette Habel, rencontré Amilcar Cabral, été conquis par sa personnalité et son humour...

Il y a des œuvres qui sont temporelles autant que géographiques ; commentant **Cléo de 5 à 7**, Tailleur ne pouvait, pas plus que toi aujourd'hui, se dispenser de parler de lui, parce qu'il s'agissait du commentaire d'une époque.

Mais de lieux aussi. Paris, pour **Cléo** ou

pour **Joli mai**. Ici le Japon - et la Guinée et le Cap-vert, organisés comme antithèse. Avec, pour le Japon, un rien de goguenardise dans l'exotisme, comme un Reichenbach (ou un Stéphane Pizella !) qui serait conscient de l'ironie qu'il y a à suivre les championnats de lutte japonaise, alors qu'on se fiche des buts de Platini. Qui saurait que l'exotisme des enseignes de Tokyo a son équivalent - sa réciprocité, plutôt - dans celui d'un panneau routier à l'entrée de Senlis.

(...)

Bien des films, n'est-ce pas, à ce rendez-vous, et rien d'étonnant à cela. Des citations en clair, Tarkovsky, Coppola, Hitchcock. Mais tu en vois d'autres, non soulignées, et peut-être as-tu tort, peut-être ces rencontres ne se sont-elles produites que dans ton esprit de spectateur. Buñuel à cause de cette tête d'émeu, de cette girafe abattue comme l'âne des **Hurdes**. Ozu pour cette première image de Tokyo, toits terrasses, train filant au fond. L'Etna de Pasolini. Ruttmann («cette ville devait se déchiffrer comme une partition»). Finalement, si tu vois tout cela, c'est que ça y est, ou que, «comme une partition», l'organisation musicale du film fait surgir certains accords, certains échos.

Lorsque sur les mots de Sei Shonagon passe l'image floue de la forteresse volante, le sentiment qui domine est celui de la fatalité de l'histoire, de son flux. C'est plus le sentiment de l'ensemble du film, que cet autre, évoqué par le souvenir du Che, l'indignation devant l'injustice. Et tu crois reconnaître dans la méditation de Marker un je ne sais quoi de bernsteinien, avec quoi, d'ailleurs, tu n'es pas toujours en désaccord ; la dialectique du but et du chemin ; si la lutte des paysans de Narita n'a pas réussi, si l'aéroport est là quand même, ceux qui ont lutté ont été changés. Élément d'une dialectique politique - sans les autres. Tu ne sauras rien d'autre, ici, sur la lutte politique aujourd'hui au Japon. Tu vois des militants

trotskystes : au même titre que des catcheurs obèses. Krivine, Platini, même combat !

Mais en même temps tu sais bien que ton ironie se force. C'est dans cette évocation d'ex-fan des sixties, comme le chantait Birkin sur un air de Gainsbourg, que la mélodie du film atteint la grandeur du thrène. Cabral, Che, les Zengakuren... Les mots deviennent plus simples, émus et émouvants. Les *conchetti* (les statues de Tokyo, «du baroque plastifié au stalinien lascif») disparaissent.

Et si les Japonais somnolant dans le métro ont les rêves hantés de jeux électroniques, peut-être n'as-tu pas tort, dans ta lecture à toi, d'élire une clé pour ce film, une image qui le ponctue, qui revient, qui scande : un chat qui lève le poing.

Paul-Louis Thirard
Positif n°265 - mars 1983

Notification poétique du désir et de la mort

Ayant composé ce titre résumant mes impressions, je pourrais m'arrêter là.

Dans ce film qui ne raconte pas d'histoire, mais traite seulement des anecdotes, des faits minuscules, des métamorphoses d'objets, de la divinité des chats et des jeux vidéo, pour en faire un collage lyrique, j'ai admiré autant que la perfection de ce cinéma d'anticipation, la beauté du texte, ponctué par ces lettres déchirantes de Sandor Krasna, un texte dru et rempli d'étincelles.

Mais il faut encore reconnaître à cette œuvre l'étrange mérite d'accomplir quelque chose de très rare, quelque chose comme une discrète mise en scène des savoirs les plus scientifiques sur les sociétés humaines d'aujourd'hui. Evoquer les parois si minces entre les règnes, entre les choses, entre les sexes, entre la vie et la mort, c'est repérer avec la plus grande rigueur ce que nous appelons, d'un mot empreinté à l'ancienne langue des architectes, structure. Les pages de **Sans soleil** en disent plus long que nos pédagogues, sur l'absolutisme du sexe, sur le drame des êtres pour s'identifier, sur la nature des religions, sur le pouvoir et la logique des fins de révolutions, enfin sur le pululement des inventions humaines pour boucler la boucle de l'amour et de la vie. J'ai noté un va-et-vient insistant d'images africaines et japonaises. J'ai noté aussi l'extrême variété des références : chefs du personnel, poupées cassées, carnaval de Bissau, célébration du jour des vingt ans, remise des grades aux anciens guérilleros, suicide à la grenade de deux cents jeunes filles pendant la guerre, prédications politiques dans la rue à Tokyo, etc... Non pas un Japon bric-à-brac, mais sous la tranquillité douce de ce film un récit poétique à grande vitesse, une espèce de pari mythologique hyper-industriel.

En sortant, j'ai pensé à la formule européenne de l'*Ars docta*, l'Art qui

enseigne, inventée par les gens de la Renaissance pour dire quelque chose de très humain, très nègre et très japonais : on ne peut que ressentir. Je me suis souvenu encore du jargon latin des Anciens pour définir le plus haut savoir tragique : l'empreinte d'un pas ineffaçable, par laquelle il nous faut passer. Nous sommes ici dans les vestiges de ce qui a déjà eu lieu et dans les vertiges de ce qui va s'accomplir d'inconnu, nous sommes dans l'intemporalité du désir et de la mort. C'est pourquoi **Sans soleil** n'est pas une préciosité de l'ère électronique, mais l'annonce que l'Industrie va devenir la métaphore de l'Humanité.

Pierre Legendre
Positif n°264 - février 1983

Le réalisateur

Il fut l'un des grands novateurs en France du court métrage et du documentaire. Ses films sur Pékin, la Sibérie ou Cuba sont devenus classiques, même si, trop en prise sur l'actualité, ils ont quelque peu vieilli, contrairement à une œuvre de science-fiction aussi réussie que **La jetée**. Chris Marker est un cinéaste engagé : il a promené sa caméra de l'Asie aux usines de Lip, prenant parti, refusant toute concession. En 1977, il juge que l'heure de la synthèse a sonné : ce sera **Le fond de l'air est rouge**. Marker nous y propose, à l'aide de documents filmés, une réflexion sur les changements survenus dans le monde depuis les années 60. Un film-somme, passionnant pour l'historien et le sociologue.

Jean Tulard
Dictionnaire du cinéma

Cinéaste, photographe, essayiste, écrivain, inclassable Chris Marker, né Christian-François Bouche-Villeneuve en 1921 à Neuilly. Toujours vivant, toujours aussi rare dans les médias, ne donnant des nouvelles de lui que par ses œuvres. *Immemory*, un CD-Rom paru il y a quelques années où il concentrait toute son œuvre. Un coffret DVD aujourd'hui, avec ses deux merveilles : **La jetée**, court-métrage de 1962 (succession de photos racontant le retour d'un homme dans son passé et dont Terry Gilliam s'inspirera pour **L'armée des douze singes**), et **Sans soleil**, documentaire de 1982 qui contient le monde. "On devrait raser la Sorbonne et mettre Chris Marker à sa place", avait lancé Henri Michaux.

<http://www.avoir-alire.com>

Filmographie

Les statues meurent aussi (avec Resnais)	1950
Dimanche à Pékin	1955
Lettre de Sibérie	1958
Description d'un combat	1960
Cuba si	1961
Le joli mai	
La jetée	1962
Le mystère Komiro	1964
Si j'avais quatre dromadaires	1966
Loïn du Vietnam (coréal.)	
La sixième face du Pentagone	1967
A bientôt, j'espère	
Les mots ont un sens	1968
Le procès d'Arthur London	1969
Carlos Marighela	1970
La bataille des dix millions	
Le train en marche	1971
Vive la baleine	1972
La grève des travailleurs de Lip	1974
La solitude du chanteur de fond	
L'ambassade	1975
Le fond de l'air est rouge	1977
Sans soleil	1982
A.K.	1985
Level five	1997

Documents disponibles au France

Guy Gautier *Le documentaire un autre cinéma*
Positif n°264,265,433,492,504
Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com